SCIENCES NATURELLES.

ESSAI HISTORIQUE ET CRITIQUE

SUR LA PHYTONYMIE,

OU NOMENCLATURE VÉGÉTALE.

Par M. Fée.

2 février 1827.

« La Botanique, disent les détracteurs de cette intéressante partie de l'histoire naturelle, est une science de mots ; elle fatigue la mémoire, glace l'imagination et tue le génie. » Cette accusation, si souvent répétée, est injuste ; la physiologie végétale, qui étudie les lois par lesquelles vivent les plantes, admet toute l'étendue des hautes conceptions humaines, et doit être considérée comme la plus importante branche de la botanique. Les plantes naissent, vivent et meurent ; la nature leur fait parcourir la série de phénomènes à laquelle les êtres les plus élevés dans l'échelle de la création sont soumis invariablement. Etudier la structure et l'organisation des végétaux, suivre leur développement successif, déterminer les causes de leur dépérissement et celles de leur mort, voilà la philosophie de la science. Elle est indépendante des systèmes et ne veut de mots que ceux qui servent à peindre les idées ; sa marche est lente, mais sûre ; toute entière dans la nature, elle ne demande que des observateurs attentifs qui sachent deviner ses œuvres et les célébrer dignement.

Celui-là est vraiment botaniste qui apprécie convenablement la physiologie végétale. C'est elle qui éclaire de son flambeau l'agriculture, source féconde de la prospérité des états, et l'horticulture à laquelle l'homme doit ses plus innocens plaisirs. Elle guide le praticien dans le choix et la récolte des substances admises dans la thérapeutique, le colon dans l'élection des terrains propres à assurer la naturalisation d'une foule de végétaux précieux. Pourrait-on nommer encore science de mots, une science fondée sur des faits, et si riche en applications importantes?

Mais après avoir étudié la structure intime des végétaux, il faut encore apprendre à les connaître et à les classer. Alors commence la partie technique de la botanique, que nos savans ont peut-être en effet un peu trop hérissée de mots.

C'est sans doute ici le lieu d'examiner si la botanique peut, ou non, être mise à la portée des gens du monde; nous nous prononcerons pour la négative et nous dirons pourquoi.

Les sciences diffèrent des arts, en ce que les premières sont le résultat des opérations de l'esprit et le fruit de l'observation; les arts ne sont que l'œuvre de la main ou l'application de théorèmes isolés. Les sciences se lient entr'elles par une série non interrompue de raisonnemens; les arts sont fondés surtout sur des faits isolés, dont on profite sans s'inquiéter toujours des causes qui les ont produits; ceux-là ne sont susceptibles que de perfectionnement, tandis que les autres le sont d'agrandissement. On peut donc savoir un art plus ou moins parfaitement, tandis qu'on ne peut connaître une science qu'après en avoir saisi l'ensemble. Si nous appliquons ces vérités à la botanique, nous verrons que l'étude d'une plante suppose celle d'un système et celle des organes

qui servent à le baser : or, n'est-ce pas là la botanique toute entière ?

C'est ce qui explique comment il arrive qu'on trouve si peu de personnes ayant des demi-connaissances sur cette matière, et ce qui a fait cesser de compter la botanique parmi les sciences faciles. Il est vrai que chaque jour on semble ajouter à ces difficultés par les vicissitudes de systèmes aussitôt renversés qu'imaginés. Il n'est guères aujourd'hui de botaniste qui ne soit novateur ; des genres innombrables sont créés à l'aide de genres démembrés ou détruits ; la phytonymie ou nomenclature végétale n'ayant point de règles fixes, et chaque auteur travaillant pour son compte, il en résulte une synonymie effrayante qui fera de la botanique un labyrinthe inextricable.

Les amis de cette science, vivement affligés d'un tel état de choses, peuvent prévoir l'instant où la botanique sera abandonnée par tous les bons esprits ; c'est pour retarder, autant que nos faibles moyens nous le permettent, cette décadence prochaine, que nous voulons faire un examen critique de la phytonymie, et proposer quelques règles moins arbitraires que celles qui sont suivies maintenant.

Les premières plantes que l'homme nomma, furent celles qui attirèrent son attention par des propriétés nuisibles ou des propriétés bienfaisantes. Ces mots primitifs devaient indiquer les usages auxquels ces plantes étaient appliquées, le rôle qu'elles jouaient dans l'économie civile et religieuse des nations, etc. On conçoit que ces noms doivent perdre leur origine dans celle de la langue des peuples : φηγὸς *fagus*, dérivé de φάγω *je mange ;* βρόμος *avena* qui vient de βρῶμα, *aliment*, parce que ces plantes fournissaient une nourriture aux hommes avant

que les céréales fussent établies en cultures régulières; voilà probablement quelques-uns des noms primitifs grecs. Quant aux noms hébraïques ou égyptiens, on sait peu de chose sur la manière dont on les forma. Il est probable cependant que la marche de l'esprit humain dut être uniforme chez tous les peuples, et que les noms caractéristiques prédominèrent chez tous. On nomma d'abord Herbe, *herba*, πόα, la plupart des graminées; Champignon, *fungus*, μύκης, tous les champignons; Fougère, *filix*, πτέρις, toutes les fougères; mais aussitôt que l'on eut reconnu la flexibilité et la tenacité du *Lygeum Spartum*, il fut nommé λινόσπαρτον, *lin propre à faire des liens;* quand on se fut aperçu que le capillaire, étant plongé dans l'eau, ne s'humectait pas, il reçut la qualification d'*Adiantum*, ἀδίαντον, *qui ne peut s'humecter*, etc. etc. L'*habitat*, la durée des fleurs, des ressemblances extérieures avec certaines parties d'animaux connus, servirent principalement à établir cette nomenclature vacillante.

Malheureusement la nécessité de nommer les plantes dut précéder la science botanique; et, comme cette nomenclature primitive ne put être le résultat d'une convention consentie par tous les auteurs, elle se surchargea de noms qui l'embrouillèrent, et la firent ce que nous la voyons aujourd'hui.

L'Orient, si anciennement civilisé, nous offrira sans doute, dans ses divers dialectes, l'étymologie de plusieurs noms de plantes admis plus tard dans les langues grecque et latine; mais, malgré le séjour prolongé des Anglais dans l'Inde, peu d'ouvrages sont encore traduits, et ceux qui le sont ne peuvent éclairer qu'un fort petit nombre de questions étymologiques.

La Bible a énuméré un assez grand nombre de plantes, et l'on voit que toutes celles qui s'y trouvent mentionnées

sont des plantes utiles ; témoins : l'olivier, dont la colombe messagère de paix rapporta un rameau en signe de réconciliation entre le ciel et la terre ; le safran, le nard, le galbanum, le baumier, la canelle, le ladanum, le santal, le bois d'aloës, mis au rang des parfums les plus exquis, et dont quelques-uns même étaient exclusivement réservés au Seigneur et brûlés devant l'Arche Sainte ; le papyrus, dont les tuniques servaient dès-lors à faire du papier, et les tiges à la construction de barques légères, mais suffisantes pour la navigation intérieure ; le coton, connu sous le nom de *Byssus*, et dont les Hébreux savaient faire des étoffes moëlleuses ; le figuier, le jujubier, la vigne, l'amandier, le grenadier, le pistachier et le dattier, qui croissaient dans leurs vergers et leur donnaient des fruits ; l'orge, le froment, l'épautre, le sorgho, comptés parmi leurs céréales ; l'ail, l'ognon, l'échalotte, le *corchorus olitorius*, la lentille, la fève, le melon, la citrouille, qui composaient la presque totalité de leurs légumes ; le *solanum insanum*, la mandragore ; nommés parmi leurs poisons les plus redoutables ; le cumin, la coriandre, le *cassia lignea*, la canelle, la nielle, fort estimés comme condimens ; les narcisses, le *lawsonia*, le lys, cultivés à cause de la fragrance de leurs fleurs. Peu de noms hébreux se trouvent dans la nomenclature moderne ; on y voit cependant *Byssus* qui vient de *Butz ; Cassia* de *Ketzioth*, *Hyssopus* (1) de *Ezob*, et quelques autres que nous omettons à dessein.

(1) Salomon qui connaissait, dit-on, depuis le cèdre jusqu'à l'hyssope, ne nous a laissé aucun traité qui puisse justifier à nos yeux ce prétendu savoir. Les modernes, afin de chercher une opposition plus grande entre le cèdre et l'hyssope, ont prétendu que cette dernière plante était une petite mousse du genre *Gymnostomum*, nommée aujourd'hui *Gymnostomum truncatulum* ; mais des voyageurs ont, avec plus de raison, désigné le *Thymbra spicata* de Linné : labiée commune sur les murs de la cité sainte.

Le peuple Hébreu, dont la destinée fut si singulière, et chez lequel se perd le berceau de notre religion, n'a exercé cependant qu'une faible influence sur notre civilisation ; il n'en est pas de même des Musulmans, qui menacèrent plusieurs fois l'Europe de la subjuguer. Les Maures, établis dans l'Espagne à laquelle ils donnèrent des maîtres, passèrent les Pyrénées, et si le bras de Charles-Martel ne les eût écrasés dans les plaines de Tours, la France fût devenue peut-être musulmane, et notre langue ainsi que nos mœurs eussent été, sinon changées, du moins modifiées et rendues méconnaissables.

Séparés des Espagnols par une barrière insurmontable, par la religion, les Maures donnèrent aux vaincus une marque de tolérance bien rare, et que les soldats de Cortez et ceux de Pizarre n'imitèrent pas, lorsque la faiblesse des Indiens et l'imperfection de leurs armes de guerre, livrèrent un nouveau monde à l'Espagne. Mais si les Arabes laissèrent le culte du Christ aux peuples de la péninsule, ils n'en modifièrent pas moins la langue, qui reçut quelques-unes des lettres gutturales des Mahométans. Avicenne, Averrhoës, Abulfadli, écrivirent plusieurs ouvrages importans sur la médecine, l'alchimie et l'histoire naturelle. L'Europe entière, plongée dans les ténèbres de la plus profonde ignorance, adopta les noms des plantes qui s'y trouvaient mentionnées, ainsi que les termes scientifiques qui y étaient employés.

L'influence que, dans le moyen âge, les Arabes-Maures exercèrent sur l'Europe fut prodigieuse ; celle que les Arabes de l'Arabie proprement dite firent sentir à la Grèce, et celle-ci à l'Italie, ne furent guères moindres. Eux seuls communiquaient avec l'Inde par la Perse; le commerce des parfums et celui des médicamens étaient en entier dans leurs mains ; circonstance qui explique pourquoi

les écrits de Théophraste et ceux de Dioscoride contiennent un si grand nombre de noms de substances dont l'étymologie se trouve dans les langues semitiques ; tels sont : *Agalluchi*, *Azaderach*, *Balasan*, *Ban*, *Bonduc*, *Fagarah*, *Hhamamah*, *Jasmin*, *Kali*, *Kankham*, *Kharub*, *Kobebah*, *Koton*, *Mahhaleb*, *Sakhr*, *Sandal*, *Sebestan*, *Sennah*, *Tamar-hendi*, et une foule d'autres, presque tous introduits dans la langue grecque, à laquelle nous les avons empruntés. Le peuple arabe a été long-temps en possession du droit d'imposer des noms aux plantes. Les Mahométans sont dans cette croyance, que Dieu parla arabe à Adam en lui faisant connaître les vertus médicinales des végétaux, qui prirent leur nom de leurs propriétés afin que l'application en devînt plus facile à l'homme.

La langue hiéroglyphique des égyptiens est à peu près perdue ; mais si les travaux de M. Champollion-Figeac étaient suivis de succès, il est probable que l'on trouverait plusieurs noms égyptiens de plantes dans la langue des Arabes ; car ces peuples ont communiqué de tout temps avec les nations répandues sur les deux rives du Nil.

Les Grecs du temps d'Homère, n'avaient encore dans leur langue aucun nom d'origine arabe ; les Homérides (Homère, Hésiode, Orphée) mentionnent beaucoup de plantes, dont les noms sont primitifs ; nous ne répondrions pas néanmoins que quelques-unes de ces plantes, originaires de l'Europe, n'aient donné leurs noms à la la langue arabe.

Homère célèbre plusieurs plantes utiles et plusieurs plantes agréables ; mais peu de ces noms sont passés dans la nomenclature moderne ; on y retrouve pourtant l'ἀσφόδελος, qui n'est plus pour nous la fleur des tombeaux ; le δρῦς, chêne, qui nous donne l'étymologie de notre mot *Druide* ; le δόναξ, grand roseau, connu des bota-

nistes sous le nom d'*Arundo Donax*, et qui est si commun dans le midi de l'Europe ; le λωτὸς, sorte de rhamnée dont le fruit était si agréable qu'il étaignait le doux amour du sol natal ; le πλατάνιστος, platane, dont la feuille, avec ses nombreux sinus, nous présente une ressemblance si exacte avec la figure du Péloponèse. Hippocrate, Théophraste, Dioscoride et Pline, sont les pères de la nomenclature du moyen âge. Parmi le très-grand nombre de plantes que décrivent leurs ouvrages, il en est dont les noms perdent leur étymologie dans la nuit des temps, et qu'on tenterait vainement d'expliquer. Quelques savans ont mis l'ancienne langue celtique à contribution. Dans le nombre des étymologies que cette langue fournit, il en est d'ingénieuses ; mais le plus grand nombre d'entr'elles est loin d'être satisfaisant : vouloir tout expliquer est sans doute un travers de l'esprit humain ; cependant, comme on lui a dû d'importantes découvertes, ce travers doit paraître excusable.

Il existe deux nomenclature botaniques : l'une qu'on veut avec raison rendre universelle ; l'autre particulière à chaque pays et dont la réforme est presque impossible : celle-là est la nomenclature vulgaire ; la première, la nomenclature scientifique.

Les sciences suivent tardivement les progrès de la civilisation et ne s'établissent que quand les premiers besoins sont satisfaits, et lorsque l'agriculture a donné à la société ce bien-être sans lequel tous les efforts de l'esprit humain doivent se diriger vers les arts mécaniques. Il s'ensuit que toutes les nomenclatures ont dû commencer par être des nomenclatures vulgaires. La langue des peuples méridionaux, plus souple, plus riche ou plus harmonieuse que la nôtre, dût fournir des noms vulgaires faciles à retenir ; aussi les écrivains ne firent-ils aucune difficulté de les adopter. Ce qu'ils ont fait, nous

n'eussions pas manqué de le faire ; mais le moyen de conserver à des plantes les noms de *bonnet à crapaud*, *bonnet à vaches*, *toupie à cochons*, *morsure du diable*, *crachat de lune*, *archée céleste*, etc. etc. ? Il a donc fallu (les noms populaires donnés dans tous les pays étant aussi ridicules les uns que les autres) que les modernes cherchassent dans les langues mortes, des noms plus convenables. Le latin et notamment le grec s'offrirent d'abord ; car, après les temps de barbarie, c'était dans les manuscrits grecs et latins qu'il fallait recueillir les débris des sciences, auxquelles le fanatisme et l'anarchie la plus complète nous avaient rendus étrangers. Le latin surtout devint la langue des hommes instruits ; dès-lors l'Europe entière, rangée sous une même bannière et parlant la même langue scientifique, marcha à la conquête de la vérité.

Il eût été nécessaire de n'adopter comme noms botaniques que les noms anciens qui pouvaient, avec certitude, être rapportés à des plantes connues. On négligea cette sage précaution ; aussitôt une nomenclature arbitraire de noms bouleversa les traditions nominales, donna lieu à d'interminables controverses et à des dissertations sans nombre, où la vérité se perdit au milieu des opinions les plus contradictoires et des systêmes les plus extravagans.

Il est rare que les noms donnés par Théophraste et ses successeurs, et adoptés par les modernes, désignent une même plante ; ainsi l'*Onolea*, le *Crepis*, l'*Elychrysum* de Pline, de Galien et de Théocrite, ne sont ni des fougères ni des synanthérées, comme on le voit dans la nomenclature actuelle. Ce grave inconvénient, ainsi que le désir mal dirigé, d'utiliser pour des genres distincts, des noms qui chez les anciens n'étaient em-

ployés que comme noms synonymes d'une seule et même plante, élevèrent entre la botanique ancienne et la botanique moderne, des difficultés insurmontables qui nuisent à l'interprétation des auteurs, et souvent même la rendent impossible.

Toutes les nomenclatures anciennes ou modernes, établies pour les diverses branches de l'histoire naturelle organique, et particulièrement pour la botanique, renferment, outre les noms d'une origine inconnue ou incertaine, des noms patronymiques, des noms vulgaires nationaux auxquels on a donné des désinences latines ou grecques, des noms destinés à rappeler quelques particularités remarquables de la plante, des noms de durée ou de localité, ou enfin qui indiquent le rôle économique, médical, etc.

Les noms patronymiques peuvent être divisés en noms dogmatiques et en noms propres historiques.

Les noms dogmatiques appartiennent presque tous à la mythologie grecque. Dans l'enfance du monde, les temples furent toujours élevés dans les lieux ombragés. Après avoir consacré aux dieux la fontaine et la grotte mystérieuse, il était naturel de mettre sous leur protection les arbres qui les ombrageaient ; c'est à cette profonde vénération qu'on eut long-temps pour les forêts, qu'elles durent peut-être leur conservation. En attachant l'existence d'une Dryade ou d'une Hamadryade à celle d'un arbre, on empêchait sa destruction. Les premiers législateurs des hommes établissaient leurs dogmes sur de grands principes d'hygiène ou d'économie publique ; pour faire aimer les plantes, ils les soumirent, avec tout le monde organisé, à l'influence des fables ; elles furent associées aux mystères des cultes ; en Égypte, on alla même jusqu'à en adorer plusieurs ; en Grèce, on se contenta de les

dédier aux dieux, et ces dédicaces étaient raisonnées. Le hêtre, *fagus* des Latins et φηγός des Grecs, qu'on doit regarder comme le roi des forêts, fut consacré au roi des dieux, qui reçut de là le surnom de *Phégone;* l'olivier, symbole de la paix, de la clémence, et en général de toutes les vertus paisibles, fut dédié à Minerve, déesse de la sagesse. Apollon, qui dispense l'immortalité aux poëtes et aux guerriers, fut couronné des feuilles du laurier toujours vert. Enfin on consacra le cyprès à Pluton, sans doute à cause de l'immobilité de ses rameaux qui, par leur disposition pyramidale et leur sombre couleur, paraissent autant de monumens funèbres élevés en l'honneur du dieu des ombres.

L'étymologie de plusieurs noms génériques rappelle des fictions mythologiques : Hyacinthe, Adonis, Narcisse, Cyparisse, Myrsiné, Daphné, Myntha, donnèrent leur nom à des plantes. Pline nous fait connaître la Mercuriale, la Centaurée, la Circée ; Dioscoride parle de la Némésis.

Les modernes ont souvent puisé leurs noms de genres dans la mythologie, et le choix qu'ils ont fait annonce en général beaucoup d'esprit et de discernement. C'est ainsi qu'ils ont nommé *Cerbera*, du nom du chien des enfers dont la morsure causait la mort, une plante rangée parmi nos plus violens poisons ; Danaïs, une autre plante dont les pistils, organes femelles, paraissent traiter les étamines, organes mâles, comme les Danaïdes ont traité leurs maris. Atropos, l'une des trois Parques, a donné son nom à l'*Atropa*, solanée dont les effets sont souvent mortels. C'est dans les forêts qu'il faut chercher la *Dianella* des modernes ; dans les eaux qu'on trouve leur *Nymphæa* et leur *Nayas;* leur *Protea* a des feuilles satinées qui modifient leurs formes comme Protée savait modifier les siennes, etc. etc.

Dans les premiers siècles de l'église, les Chrétiens placèrent les plantes sous la protection des saints, comme les mythologues les avaient mises sous celles de leurs divinités ; mais la sévérité d'un dogme de vérité interdisant toute fiction, aucun souvenir ne put s'attacher à ces noms qui, rejetés des botanistes, ne furent conservés que comme des dénominations spécifiques vulgaires ; telles sont les plantes nommées *œil du Christ*, *oreille de Judas*, *boyau du diable*, *herbe de la Sainte Trinité*, *Lys de St. Bruno*, *soulier de Notre-Dame*, traduction bizarre du *Cypripedium* des Grecs, *épine du Christ*, *fuite du diable*, et une foule d'autres encore plus extraordinaires, qui se ressentent de la barbarie du moyen âge. On trouve néanmoins dans la nomenclature moderne quelques-uns de ces noms : tels sont ceux de *Passiflora*, *Angelica*, *Gratiola*, etc. etc.

La nomenclature ancienne nous montre quelques noms historiques ; ce fut aux rois que l'on fit d'abord la dédicace de plantes nouvelles ; Théophraste et Dioscoride nous ont conservé les noms de l'ἀχίλλεια, de l'εὐπατωριον, de la λυσιμάχιον, de la γεντσιανή, du τεύκριον, consacrés à la mémoire d'Achille, d'Eupator, de Lysimaque, de Gentius et de Teucer ; Euphorbe, médecin du roi Juba, a donné son nom à l'εὐφόρβιον.

Clusius est le premier auteur qui, après la renaissance des lettres, offrit l'exemple d'une dédicace botanique. Cet honneur fut rendu à Cortusus, son ami ; Tournefort imita quelque temps après Clusius, et créa le genre *Bignonia*, du nom du célèbre et savant abbé Bignon. Depuis ces botanistes, les noms patronymiques se sont multipliés à l'infini ; l'adulation fit introduire dans la synonymie une foule de grands noms, et l'amitié une foule de noms obscurs.

On trouve comme génériques, plusieurs noms qui rap-

pellent des dames : telles sont les genres *Blackwellia*, *Monsonia*, *Pommereulia*, *Meriana*, *Libertia*, etc. Ces dédicaces sont très-méritées. Lady Blackwell consacra son immense fortune à l'achèvement d'une iconographie botanique, qui est encore aujourd'hui l'un des ouvrages les plus complets que nous possédions et le plus souvent cité. Lady Monson découvrit dans ses voyages un grand nombre de très-belles plantes ; on lui doit, entr'autres découvertes, celle de la sensitive : singulier hasard qui fait trouver par une femme celle de toutes les plantes qui mérita le mieux l'épithète de pudique ! M.me Pommereul se distingua par plusieurs travaux botaniques estimés ; M.elle Mérian a acquis de la célébrité comme entomologiste ; enfin M.elle Libert, née Belge, a su enrichir la Flore nationale d'une foule de plantes nouvelles, appartenant toutes à des genres difficiles.

Les noms tirés des langues vivantes, et latinisés, ne peuvent donner lieu à aucune observation intéressante. Des relations plus étendues dans des pays lointains et inconnus aux anciens, ayant agrandi considérablement le domaine de la botanique, il en est résulté dans la nomenclature l'introduction d'une foule de noms vulgaires, empruntés presque tous aux idiômes des peuples chez lesquels croissaient les nouveaux végétaux. Malheureusement ces noms durs et barbares sont difficiles à retenir et à prononcer.

Le *facies*, la couleur, l'odeur, la saveur, l'*habitat*, une ressemblance plus ou moins grande avec quelques parties d'animaux connus, la symétrie, la durée, quelques singularités remarquables et plusieurs autres considérations, ont donné naissance aux noms caractéristiques dont nous ferons connaître l'inconvénient ; ce sont pour la plupart des adjectifs devenus substantifs : *asper*, *Aspera* ;

crassus, *Crassula*; *glaber*, *Glabraria*; *hirtus*, *Hirtella*; *fœtidus*, *Fœtidia*; *camphoratus*, *Camphorosma*; *moschatus*, *Moschatellina*, etc. Il est des noms qui indiquent l'usage médicinal : *Tussilago*, *Scrophularia*, qui calme la toux (*tussim*), qui guérit les scrofules (*scrophulœ*); Alcea vient de ἀλκή, *remedium*; *Lapsana*, de λαπάζω, *purgo*, etc. etc. D'autres rappellent l'emploi économique; *Theobroma* de θεός, dieu, et de βρῶμα, aliment, semble dire aliment des dieux. *Sapindus* est syncopé de *Sapo indicus*, savon indien, etc. etc.

Il serait trop long et trop fastidieux de faire connaître toutes les données qui ont servi à établir la nomenclature botanique; il paraîtra sans doute plus intéressant de faire remarquer les divers changemens qu'elle a subis.

On peut reconnaître deux époques principales à la nomenclature : celle des noms spécifiques et celle des noms de genres. La première époque s'étend de Théophraste à Clusius, c'est-à-dire, sur un espace de plus de 18 siècles; la deuxième époque se divise naturellement en deux périodes : celle de la nomenclature des genres, qui date de Clusius et s'étend jusqu'à Linné, et celle de la nomenclature des genres et des espèces, ou la nomenclature Linnéenne.

Clusius, le premier, réunit les plantes sous un nom commun, qualifié de générique, mais sans y adjoindre d'abord d'épithète caractéristique. On accompagna bientôt ce nom de qualifications vagues; telles sont celles de *major*, *minor*, *media*, *mas*, *fœmina*, *prima*, *secunda*, *altera*; Bauhin et Tournefort proposèrent les premiers ces innovations; ce sont elles, mais surtout les phrases concises qui se trouvent dans les ouvrages de ces grands botanistes, qui préparèrent l'établissement de la nomenclature linnéenne, ainsi nommée du nom Linné qui la

fonda. Ce grand homme, honoré du titre de prince des botanistes, mais qu'il serait bien plus juste de qualifier de prince des naturalistes, établit la langue méthodique que l'on parle aujourd'hui dans les sciences. Il réduisit chaque dénomination à deux noms, dont l'un est commun à toutes les espèces dénommées, et l'autre sert de signe distinctif à chacune d'elles. Guiton-Morveau et Lavoisier ont fait l'application la plus heureuse de cette méthode à la chimie.

Le grand avantage de la nomenclature linnéenne est de soulager la mémoire, en permettant d'exprimer en deux mots ce qu'on ne pouvait rendre qu'à l'aide d'une phrase plus ou moins longue. Ainsi Linné nomma ALSINE *media*, ce que G. Bauhin appellait ALSINE *chamœdryfolia flosculis pediculis oblongis insidentibus* ; CAMPANULA *media*, ce que le même auteur nommait CAMPANULA *vulgatior foliis urticæ, vel major et asperior*, etc. etc. Linné a donc, en simplifiant si prodigieusement la synonymie, et en la rendant régulière, offert le plus puissant moyen de mnémonique que le génie ait jamais pu donner à l'homme. Aussi dans l'hypothèse même où le naturaliste suédois aurait borné sa carrière scientifique à la création de sa nomenclature, son nom n'en serait-il pas moins placé à côté des plus grands noms : tant une nomenclature sage et raisonnée a d'influence sur la marche des sciences.

Linné s'appropria comme noms génériques, la plupart des noms adoptés avant lui ; mais s'il profita des travaux de ses devanciers, il mit tant d'habileté dans le parti qu'il en tira, tant de discernement dans le choix des matériaux déjà préparés, que personne ne peut lui refuser le titre de créateur. Il donna une grande vogue aux dédicaces botaniques, et personne n'a su mieux que

lui combiner les rapports qui les motivent. En voici un exemple entre plusieurs que nous pourrions choisir : deux frères illustres qui, sans voir jamais s'altérer les nœuds d'une amitié d'autant plus sainte qu'elle était accompagnée d'une plus étroite consanguinité, et d'autant plus difficile à rendre durable qu'ils ambitionnaient une même sorte de gloire, Jean et Gaspard Bauhin, donnèrent leur nom à un genre de légumineuse remarquable par la disposition de ses feuilles, composées de deux lobes étroitement unis et portés sur un seul pétiole. Linné n'a-t-il pas évidemment cherché à immortaliser l'amitié fraternelle, et à en présenter l'image ? C'est ainsi que de nos jours on a donné le nom de *Humboldtia laurifolia* à une plante de Ceylan, dont les feuilles lancéolées et toujours vertes sont semblables à celles du laurier ; comme pour avertir la postérité que les contemporains d'un grand homme n'attendent pas toujours sa mort pour lui décerner une couronne.

On a reproché à Linné d'avoir nommé *Bufonia*, une plante près de laquelle aime à se cacher le plus hideux des reptiles, afin d'outrager, par un rapprochement injurieux, celui de qui l'on a dit : *Majestati naturæ par ingenium.* Une foule d'auteurs ont répété cette assertion mensongère, que nous ne chercherions pas à réfuter si plusieurs contemporains n'avaient paru y ajouter foi, en lui donnant place dans des ouvrages qui sont entre les mains de tout le monde.

Cette imputation odieuse a pris naissance dans la différence de mérite des deux grands hommes.

Un savant aussi méthodique que Linné, ne pouvait guères apprécier le principal mérite de Buffon, celui d'avoir une imagination brillante, à laquelle il dut ce style enchanteur dont le naturaliste suédois ne pouvait

goûter les charmes. De son côté, Buffon pouvait-il apprécier des travaux qui semblaient mettre des entraves au génie, et qui tendaient à faire substituer des phrases synoptiques et des méthodes, à ces expressions éloquentes qui le placèrent si haut comme écrivain. Mais, quoique suivant une route différente, trop de gloire fut le partage de ces deux hommes pour supposer que l'un d'eux pût commettre une injure grossière, et que l'autre pût croire qu'elle fut réellement commise.

Nous avons appris de M. de Rosen, vieillard octogénaire, compatriote et disciple de Linné dans les dernières années de la vie de ce grand naturaliste, qu'il s'indignait avec tout le feu de la jeunesse de ce que l'on pût croire à la possibilité d'un outrage dont Buffon aurait été l'objet. » Buffon, disait Linné, n'a point reculé les bornes de » la science, mais il sut la faire aimer; n'est-ce donc » pas aussi la servir utilement? » Il ajoutait que s'il n'avait pas cru devoir dédier une plante à l'un de ses antagonistes (1), du moins n'avait-il jamais voulu l'injurier. Le caractère honorable du vieillard de qui nous tenons cette anecdote et celui du savant illustre dont il est fait mention, disposent à croire que cette dénégation était sincère, et nous l'accueillons. La gloire des grands hommes appartient à la postérité toute entière, et quand il faut venger leur mémoire, il serait odieux d'entendre demander quelle fut leur patrie; en travaillant à agrandir la sphère des connaissances humaines, ils sont devenus citoyens du monde.

Les auteurs qui ont adopté la méthode linnéenne, ne sont pas d'accord sur le mode à suivre relativement

(1) Ce n'est point *Buffonia* qu'il faut lire, mais bien *Bufonia*, comme l'a toujours orthographié Linné.

à la formation des noms génériques. Adanson exigeait des noms qui ne portassent avec eux aucune signification ; et l'on assure que, pour mieux suivre cette méthode, il tirait au sort les syllabes qui devaient les former. Bergeret, au contraire, voulait qu'un mot pût donner tous les caractères du genre ; pour parvenir à son but, il désignait chaque organe et ses principales modifications par des lettres. Il résulta de cette méthode des noms aussi difficiles à prononcer qu'à retenir ; nous n'en citerons que trois ou quatre par égard pour des oreilles françaises ; ce sont les mots *alpïcokamaïanteritron*, *ausgwagyabaeba*, *hoqcyabïahushez*, *welfwafuanizae ;* le nom de la rose, ῥόδον des grecs, *rosa* des latins, si doux dans toutes les langues, se trouve être l'un de ces quatre noms.

Il nous semble nécessaire de choisir pour noms génériques, des mots d'une longueur médiocre, d'une prononciation facile, sans signification arrêtée, à moins que le genre n'offre un caractère très-remarquable qui puisse garantir jusqu'à un certain point contre la possibilité de le retrouver dans un autre genre.

Il nous serait facile de démontrer que tous les noms caractéristiques sont vicieux ; s'il fallait justifier les noms de *chenopodium*, patte d'oie ; de *myosotis*, oreille de souris ; de *saururus*, queue de lézard ; d'*andropogon*, barbe d'homme, on serait fort embarrassé.

Les noms qui rappellent la saveur ou la couleur, ne sont pas plus justes ; une foule de plantes méritent les noms de *picris* (πικρός) amer ; de *glycine* (γλυκύς) doux ; de *blitum* (βλίτον) insipide ; un grand nombre d'entre elles peuvent se nommer *crassula*, *asperugo ;* il en est à peu près de même des *trifolium*, *crucianella*, etc., et des noms qui indiquent l'*habitat :* la *Parnassia* ne vient

pas exclusivement sur le Parnasse, et se plaît surtout dans les terrains bas et humides de l'Europe ; le *Smyrnium* et le *Samolus* se trouvent ailleurs qu'à Smyrne et à Samos, et nos jeunes paysannes n'ont pas besoin d'aller à Colchos pour recueillir le *Colchique*.

Les noms qui rappellent les propriétés médicales, sont souvent plus dangereux, car ils consacrent les plus grossières croyances : la *pulmonaire*, l'*aristoloche*, la *scrophulaire*, l'*asplenie*, ne guérissent, ni ne soulagent les maladies indiquées par leur origine étymologique. Il est de ces noms dont l'absurdité est parfaite ; ceux de *hieracium* et de *chelidonium* en sont un exemple : ils dérivent d'ἱέραξ et de χελιδών, épervier et hirondelle, parce qu'une croyance populaire voulait que le suc de ces plantes servît à ces oiseaux pour rendre la vue à leurs petits, s'il arrivait qu'ils naquissent aveugles.

Malheureusement ces noms qui ne justifient pas leur origine étymologique et ont l'inconvénient de présenter des idées fausses, sont nombreux. Comment y remédier aujourd'hui ? cela n'est plus guères possible, et peut-être le bien qui en résulterait serait-il inférieur à tous les inconvéniens ; mais cette réforme, maintenant impossible ou dangereuse, peut s'effectuer plus tard avec facilité. Cinquante mille plantes sont aujourd'hui connues ; ce n'est guères, d'après des supputations exactes, que le tiers environ de celles qui figureront dans nos ouvrages généraux. Commençons donc à adopter une marche régulière, afin qu'un jour les noms vicieux, formant une faible minorité relativement à la masse, puissent être changés sans qu'il en résulte un bouleversement total. Nous pardonnera-t-on d'émettre à ce sujet quelques idées que nous croyons propres à tracer la route qu'il faudrait suivre désormais ?

L'absence, la présence et le nombre des cotylédons dans les plantes, les ont fait séparer en *acotylédones*, *monocotylédones* et *di-* ou *polycotylédones*; nous voudrions que toutes les désinences des noms de familles, propres à chacune de ces classes, fussent régulières; que, par exemple :

Les acotylédones eussent la terminaison en *i* : *fuci*, *fungi*, *musci*, etc.;

Les monocotylédones, celle en *a* : *amoma*, *gramina*, *carica*, etc.;

Les polycotylédones, celle en *æ* : *viticeæ*, *guttiferæ*, *myrtaceæ*, *cistaceæ*, *cruciferæ*, etc.

Peu de changemens seraient nécessaires pour arriver de ce côté à la plus grande régularité possible, et ces changemens sont faciles et sans danger.

Quant aux noms génériques, nous voudrions qu'à l'avenir on donnât aux genres acotylédons de nouvelle formation, une terminaison en *um*; aux genres monocotylédons une désinence en *a*; aux genres dicotylédons une désinence en *us*.

On conçoit que, par ce moyen, on ne pourrait nommer un genre, ni désigner une famille sans qu'on apprît en même temps à quelle grande division du règne végétal ils appartiennent.

Nous avons toujours pensé que, pour des plantes remarquables par la simplicité de leurs organes, pour les cryptogames par exemple, des noms caractéristiques étaient possibles et présentaient même de l'avantage sur les autres. C'est ce que nous avions cherché à établir dans un mémoire lu à la société de pharmacie de Paris en 1820; nous proposions d'adjoindre au nom du genre, celui de la famille; mais, ayant connu plus tard que M. *A. du Petit-Thouars* avait adopté cette innovation dans une

monographie des orchidées, où l'on voit qu'il nomme *cymbidorchis*, ce qu'on appelait seulement *cymbidium*; *disorchis*, ce qu'on appelait *disa*, etc., nous suspendîmes toute publication à ce sujet. C'était à la famille des mousses que nous avions appliqué cette nomenclature. Il en résultait des noms qui semblaient très-propres à servir de mnémonique, ainsi qu'on pourra en juger par les exemples qui suivent : nous nommions le genre *phascum*, *atretobryum* (mousse imperforée); le *sphagnum*, *diatomobryum* (mousse à capsule coupée en travers); le *weissia*, *odontoxybryum* (mousse à dents aiguës), etc. Nous avions réservé au genre *bryum*, le nom de *bryotypus*, pour indiquer que cette mousse était le type nominal et fondamental de la famille. Cette méthode est certainement applicable à la cryptogamie, mais elle ne peut être présentée que par une personne dont l'autorité soit du plus grand poids et appuyé d'un grand ouvrage.

Ce que nous avons fait pour les mousses, et ce que M. *A. du Petit-Thouars* a fait pour les orchidées, prouve que cette dernière règle peut s'étendre à toutes les familles du règne végétal ; mais la nécessité où l'on se trouverait alors de changer une foule de noms beaucoup trop longs et qu'il faudrait former péniblement d'après les lois grammaticales, arrêtera bien des gens ; il devient par cela indispensable d'y renoncer pour la cryptogamie même ; car il n'est pas convenable d'appliquer à l'une des parties de la botanique, une règle qu'on ne voudrait point étendre à toutes. Cependant, le moyen d'introduire peu à peu ce mode de nomenclature, serait de s'en servir dans les monographies, genre de travaux où la synonymie est souvent renouvelée en entier.

Nous avons indiqué les noms caractéristiques pour la cryptogamie, et ceux-ci pourraient devenir exclusifs ;

mais nous croyons qu'on doit presque se les interdire pour la phanérogamie, à cause de la multiplicité des organes et de la presque impossibilité où l'on est de trouver un caractère saillant; les noms patronymiques sont à coup sûr les meilleurs, à moins que l'on ne puisse trouver un caractère différentiel absolu, ce qui est fort rare.

Les auteurs modernes semblent avoir adopté cette base pour leur nomenclature, et l'on peut s'en assurer dans le prodrôme de M. Decandolle et dans la partie botanique du voyage de M. de Humboldt, où l'on trouve un si grand nombre de dédicaces botaniques. Cette marche, loin de contrarier les idées pilosophiques, s'accorde très-bien avec elles.

Il est digne, en effet, du siècle où nous vivons, d'attacher l'immortalité à des êtres dont la reproduction est assurée pour toute la durée du globe; on s'arrête avec intérêt devant ces homonymes des grands hommes. Qu'une plante s'appelle *polygonum*, *asperula*, *chrysanthemum*, et vous aurez seulement l'idée d'un végétal à plusieurs genouillures, à surface rude ou à fleurs jaunes: on parle seulement à vos sens; mais, si ces plantes se nomment *Hippocratia*, *Aristotelia*, *Catonia*, *Virgilia*, soudain des idées morales et religieuses se réveillent en vous: c'est Hippocrate, Aristote, Caton, Virgile; et supposant un instant réels les dogmes de Pythagore, vous cherchez dans des plantes consacrées à ces hommes à jamais illustres, l'utilité, la grâce ou la beauté.

On s'est astreint de nos jours à donner aux genres de nouvelle formation, des noms de botanistes, de voyageurs, de naturalistes ou de médecins; il paraît juste sans doute de récompenser de préférence ceux qui se sont livrés à l'étude de la nature, ou qui l'ont favorisée. Mais pourquoi ne pas accorder le même honheur

aux hommes qui ajoutent à la gloire nationale, soit dans les lettres, soit dans les sciences, soit dans les arts ? Cependant que cet honneur si grand de donner son nom à quelques-uns des êtres de la création, ne soit accordé qu'à ceux qui en sont réellement dignes et qui développent de grands talens ou de grandes vertus. Ne tirez pas de l'oubli les noms qui ne méritent pas d'en sortir ; n'oubliez pas que, dispensateurs d'une sorte d'immortalité, vous devez vous servir de ce droit pour récompenser ou pour punir ; flétrissez du nom de Néron ou de Caligula, les Upas de Java ou les Euphorbes des déserts africains, afin que leur nom seul, en inspirant l'effroi, puisse avertir le voyageur de ce qu'il doit redouter de plantes qui ont reçu des noms en horreur dans la mémoire des hommes. On peut craindre, il est vrai, en prenant des noms propres pour la base de la nomenclature phanéroganique, de voir promptement s'épuiser les noms illustres ; car les noms génériques se multiplient avec une telle rapidité que l'on peut porter à près de 9,000 ceux qui ont été créés depuis la renaissance de la botanique jusqu'à nos jours ; chaque auteur se croit l'arbitre du travail des auteurs qui l'ont précédé ; comme il est possible en botanique de faire successivement de chaque organe le caractère fondamental d'un genre, on conçoit combien il devient facile d'édifier et de détruire.

Il serait bien temps de mettre un terme à tant d'innovations, et ce qui nous reste à dire sur les moyens d'arriver à ce résultat, pourra passer pour une utopie ; mais on me la pardonnera en faveur d'un zèle ardent pour une science que j'aime. Je voudrais donc, et plusieurs botanistes ont exprimé le même désir, qu'il fût possible d'assembler une sorte de congrès botanique dans l'une des principales villes de l'Europe ; et nous ne pensons

pas qu'il fût indigne de la sollicitude des Souverains de favoriser un semblable projet ; chaque contrée y enverrait ses botanistes les plus éclairés, qui travailleraient de concert à faire un *synopsis* de toutes les plantes connues, en proposant les innovations qu'il leur paraîtrait convenable d'adopter dans l'intérêt de la science ; c'est alors qu'on pourrait établir la nomenclature sur des bases durables ; le travail de cette grande commission serait adopté comme un code, et les innovations subséquentes seraient repoussées comme on repousse les innovations de langage ; aussi l'on ne verrait plus comme cela arrive trop souvent, un *hypnum* devenir un *leptodon*, un *neckera*, un *octoblepharum*, un *orthotrichum*, puis un *pilotrichum*, un *polytrichum*, un *pterigynandrum*, un *pterogonium*, et enfin un *lasia* ; ou bien encore un *apium* passer successivement dans les genres *cicutaria*, *pastinaca*, *peucedanum*, *seseli*, *spielmannia*, *tragoselinum*, *trinia*, pour figurer définitivement dans le genre *pimpinella*. On m'objectera peut-être la difficulté de faire recevoir ce travail comme définitif ; mais, comme il deviendrait nécessairement le plus parfait que l'on possédât, il trouverait dans cette perfection même une cause suffisante d'adoption. Il serait bien entendu que ce congrès devrait se réunir d'époque en époque pour sanctionner les améliorations et les découvertes faites ou proposées dans l'intervalle du temps écoulé.

Il résulterait nécessairement d'une marche semblable, que les auteurs dont la vie s'écoule à débrouiller les synonymies, à signaler les doubles emplois, ou à rectifier les inexactitudes, dirigeraient leurs travaux vers des branches non moins importantes des connaissances humaines ; certes la botanique est une science du plus haut intérêt, et cependant il est douteux qu'elle rapporte en utilité réelle tout ce qu'on y dépense d'intelligence et de temps.